

## Jean Basile et la révolution intérieure

Claude Robitaille

Numéro 86, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44840ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Robitaille, C. (1992). Jean Basile et la révolution intérieure. *Québec français*, (86), 98–98.

# HOMMAGE

## JEAN BASILE ET LA RÉVOLUTION INTÉRIEURE

« Le F.L.Q. prend du L.S.D. et les fumeurs de pot posent des bombes »,  
Denis Vanier, 1972

Pour jeter un pont entre Jean Basile, critique littéraire au cours des années soixante au très sérieux journal *le Devoir*, et Jean Basile, fondateur-éditeur en 1970 de la revue « tournée » *Mainmise*, il suffit de relire Jean Basile romancier des mêmes années soixante.

Rappelons que le Québec vit bruyamment ces années-là sa renaissance politique et que l'activité felquiste connaît ses beaux jours. Or, dans la trilogie du romancier, largement autobiographique, dont l'action se déroule durant les mêmes années troubles (1964-1970), le climat politique est absent. Les héros dérivent dans la ville même où sautent les bombes, mais ils sont ailleurs, dans un autre monde où l'érotisme, l'épicurisme et les substances magiques qui ouvrent les ailes de la perception, y sont célébrés. Le ton est léger, l'humour fin abonde, ce qui n'exclut pas le bavardage sérieux autour de questions graves (le sens de la vie, du « cul », etc.)

Dans cette trilogie, *Mainmise* est là, en gestation ; on y trouve jusqu'à l'esprit de la « commune » et du partage, une ferveur à la fois mystique et païenne pour la vie, enveloppée par la musique rock de la période : Jefferson Airplane, Grateful Dead, etc. Nous sommes loin du climat des *Nègres blancs d'Amérique*, parus à mi-chemin de la trilogie (1968).

Le hasard voudra que *Mainmise* soit lancée au plus fort de l'aventure felquiste, en décembre 1970, alors que le F.L.Q. jouait sa dernière carte, internationale, avec James Richard Cross. C'est assez dire

L'écrivain et critique québécois Jean Basile est mort, à Montréal, le 10 février dernier, à la suite d'une courte maladie. Québec français veut rendre hommage à ce pionnier de la modernité, de son vrai nom Jean Bezroudnoff, né à Paris en 1932.

que la nouvelle revue passa inaperçue. Du moins pour l'intelligentsia, braquée avec raison sur les « événements » ; car, curieusement, le succès de librairie fut instantané, des milliers de jeunes et de moins jeunes attendaient — qui s'en serait douté à part Basile ? — sa venue. Elle déclenchait moins chez nous le mouvement « alternatif » ou « contre-culturel » qu'elle confirmait son existence. Sa clientèle était déjà constituée : les milieux hippies, les communards, les minorités sexuelles, les amateurs de drogues, de rock et d'érotisme, les mystiques, les fervents de l'écologie, du tofu et des médecines douces. Tous trouvent écho quelque part, dans la revue, à leurs préoccupations ou leurs choix, et il y a plus encore qui les réunit : une lassitude extrême pour le « système » et pour l'action politique sensée l'améliorer.

Alors que le grand débat politique des années soixante avait, chez les progressistes, tourné autour du *socialisme* et de l'*indépendance* (lequel devait précéder l'autre ? Comment amener les deux ?), le débat des années soixante-dix, à la faveur beaucoup de la présence de *Mainmise*, devait s'articuler autour d'une plus vieille dispute encore, qui mettait cette fois en cause la libération des peuples (salut collectif) versus celle des individus (salut individuel). Laquelle, encore une fois, devait avoir préséance, étant entendu

que les deux ne semblaient pouvoir historiquement être menées de front ?

Sur cette question, Jean Basile avait fait son nid dès les années soixante, dès la parution de la trilogie : libérons d'abord l'individu, encourageons-le par l'exemple à le faire — dans la foulée des Sages, anciens mais aussi contemporains : les Alan Watts, Timothy Leary, Edgar Morin, etc. David Cooper, cité et publicisé durant la même période par Paul Chamberland, résumait bien, en une phrase, le mot d'ordre : « Ce que nous pouvons faire de mieux pour la libération des autres, c'est ce que nous ferons de plus libérateur pour nous-mêmes ».

Pour ceux qui, comme moi, voyaient ces années-là dans ces deux mots d'ordre (libérons l'individu, libérons les communautés) leur complémentarité plutôt que leur contradiction, *Mainmise* était un vent d'air frais. Il était permis de parler à voix haute des autres libérations nécessaires et de s'y engager. La revue s'offrait comme un « guide » (Basile tenait à ce rôle modeste mais crucial) de la révolution intérieure, sans fanatisme, sans idée d'enrégimentement, de la meilleure façon qui soit pour un esprit libertaire.

\*Fondateur-éditeur de *Hobo/Québec*, revue libertaire qui s'efforça, entre 1972 et 1982, de concilier sur le terrain littéraire les deux « libérations » dont il est fait état ici.